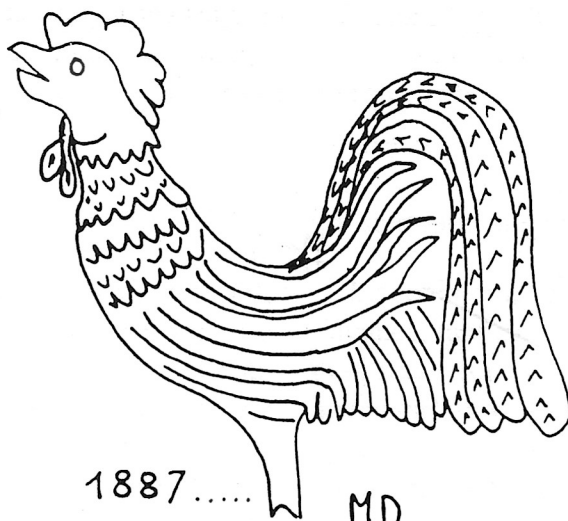
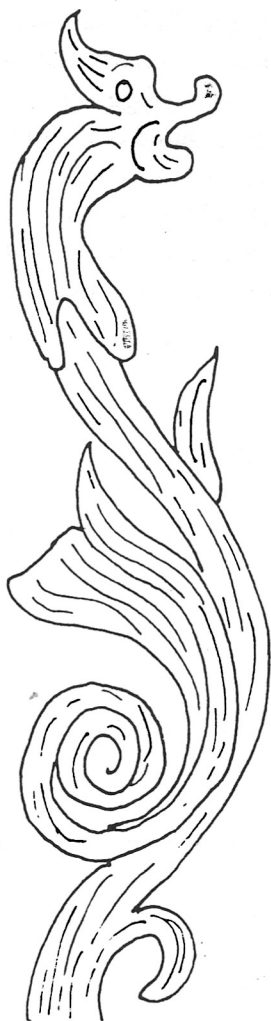


1628 ~ 1884

MD



1887.....

MD



LES ANIMAUX DE LA CATHÉDRALE D'AMIENS

par Patrick DARCHEVILLE

Historien

Vivre le message de l'art médiéval nécessite une autre perception que celle dont nous usons habituellement.

Les bâtisseurs du moyen âge soulignent que pour découvrir l'univers il faut d'abord se connaître et reconnaître le cosmos en soi. Pour cela l'homme doit vaincre sa propre inertie ou, comme le soulignait Rabelais, « science sans conscience n'est que ruine de l'âme ».

Seul l'irrationnel va directement à l'essence même des choses car il ne va pas se perdre dans les détours stériles du raisonnement et s'adresse directement au cœur de chacun. C'est pour cela que le symbole est universel et dépend dans sa compréhension du niveau de conscience de chacun. Le compagnonnage est un idéal qui permet de maîtriser le savoir et le faire dans une communion mystique, où la part est donnée à l'œuvre et non à celui qui œuvre ; car ce dernier le fait dans une conscience collective du bien faire.

Dans les rites et coutumes du moyen âge les gens se déguisent souvent ou s'assimilent aux animaux en revêtant leurs peaux, non pour se substituer à l'animal lui-même mais pour capter l'énergie de cet animal. C'est une part de l'animisme qui surgit de l'inconscient de l'homme afin de le transformer.

Le symbole du basilic, cet animal qui pétrifie par son seul regard, est un exemple frappant du symbolisme véhiculé par des gens qui connaissaient les vertus de l'image et de l'allégorie. En effet l'homme sage, pour pouvoir regarder l'animal devra le faire à travers un miroir. Ce symbole admirable nous fait comprendre la nécessité de transparence face à la nature. Le message est clair, pour pouvoir recevoir les secrets de la nature il faut d'abord se préparer afin de savoir s'y prendre.

Les sources de la représentation animale

Le Moyen Age vénérat le savoir de l'Antiquité classique à propos des animaux. Les érudits médiévaux copiaient et étudiaient les traités gréco-latins sur la médecine des humeurs, l'astrologie et l'astronomie, les plantes, les minéraux et le monde animal.

La nature faisant partie de l'harmonie universelle, au-delà de leur valeur décorative, les animaux ont une signification symbolique.

Le Moyen Age a conçu l'art comme un enseignement et l'on ne peut comprendre une grande partie de sa culture sans déchiffrer son riche langage symbolique. Entreprise ardue, car certains animaux ont des caractéristiques naturelles qui leur permettent de représenter tantôt le Christ, tantôt le Diable. Lorsqu'ils s'inspirent d'animaux réels, les artistes les transforment jusqu'à les rendre méconnaissables, avec cependant une grande précision dans le détail des pelages, plumages, griffes, becs ou queues.

C'est une cour céleste qui ne se matérialise pas, qui représente un but à atteindre dans l'Au-delà. Il n'est, dès lors, nul besoin de la représenter de façon réaliste, puisque seul importe son caractère surnaturel. L'art participe à l'élan de ferveur de la chrétienté comme moyen d'élévation des âmes.

Les symboles du Christ sont nombreux. Citons la brebis ou l'agneau qui symbolisent l'innocence et le sacrifice, le poisson ou encore la colombe messagère de l'Esprit Saint.

Les oiseaux représentent le plus souvent un pouvoir de liaison avec Dieu, et symbolisent les états supérieurs de l'être se rapprochant des sphères spirituelles. Les animaux terrestres représenteront l'expression de la matière. Les

animaux entrent aussi dans les représentations symboliques de l'Évangile. Chaque évangéliste est associé à un animal : l'aigle à saint Jean, le lion à saint Marc, le bœuf à saint Luc et l'homme à saint Mathieu. La nature fait partie de l'harmonie universelle et, au-delà de leurs valeur décorative, les animaux ont une signification symbolique.

Dans les bestiaires, les auteurs créent une faune mystique où se mêlent animaux réels et imaginaires pour représenter allégoriquement les vertus, les vices, les passions ou illustrer l'histoire des saints et du Christ.

L'art de géométrie

Sur le manuscrit de Villard de Honnecourt nous trouvons, sur les folios 35-36 et 38 des descriptions d'animaux servant à tracer des figures ou même des dessins comme moyen mnémotechnique. Parmi ceux-ci le cerf, le chien, le lion, le mouton, le sanglier et l'aigle forment des lignes directrices permettant de déterminer des formes et même de réaliser des agrandissements. Par le biais de la mémoire par l'image ils pouvaient, par la réalisation de ces figures, retenir des théorèmes simples.

Le cheval : la tête de l'animal sert ici à la réalisation du triangle équilatéral dont l'œil formera le centre de la figure.

Le mouton : permettra de trouver le carré long ou rectangle d'or.

Le cerf : ou semblable à la précédente figure ou la surface du cercle sera de cinq fois celle du cercle inscrit dans le carré central.

Le chien : cette figure assez énigmatique serait, pense-t-on, un exercice de pliage comme ceux importés des Arabes d'où ils étaient connus depuis le III^e siècle.

Le sanglier : enfin servirait de repère pour tracer un angle droit grâce au triangle dit « égyptien ».

Les rebus

Par comparaison des images entre elles avec les textes anciens, nous voyons que les œuvres,

quasiment inconnues, de cet Art sont l'expression des traditions orales des sociétés paysannes habitant les pays de l'Europe de l'Ouest. Elles témoignent d'une part des mythes, des croyances (autres que chrétiennes) et des rites qui constituent un ensemble d'une cohérence absolue et d'autre part des traditions de cette société paysanne à travers la transposition en images peintes ou sculptées des proverbes, calembours, fables, farces, etc., reflets d'un folklore oral d'une prodigieuse richesse. Cependant, malgré les recueils de proverbes édités dès le XVI^e siècle (où à notre gré les expressions paysannes dites « vulgaires » sont trop peu nombreuses), le sens d'une bonne part de cette iconographie nous échappe comme si, dès cette époque, une serrure avait été posée sur le langage populaire et que les clés en avaient été égarées, voire volontairement détruites.

Les voies de la connaissance symbolique sont nombreuses :

La littérale, pas aussi simple qu'il n'y paraît au premier abord puisqu'on ne sait s'il s'agit d'une langue verrouillée par la serrure ou d'un verrou fermant la bouche.

La moralisatrice. Ce sont les hommes qui, à longueur de farces et de sotties, font dire aux femmes leurs faiblesses, leurs craintes face à une parole et une sexualité incontrôlables.

L'allégorique, si l'on se souvient que le silence est d'or, que trop parler nuit ou que les hommes sont plus souvent perdus par leur langue que par leurs actes.

L'anagogique, enfin, qui invite par cette image celui qui sait se taire, à poser sur sa gorge un lourd cadenas. Dans cette bouche close repose donc, comme en attente, ces mots de gueule réservés aux "compagnons" et qui ne dégèleront que lorsque les temps seront meilleurs.

Entendre l'univers de l'art profane du Moyen Age conduit donc à libérer cette langue, à ouvrir cette bouche, à apprendre d'elle à parler. C'est non seulement un vocabulaire, mais aussi

une grammaire et une syntaxe qu'il faut restituer. Or c'est bien souvent du vocabulaire seul que les historiens de la littérature ou de l'art se contentent. Identification de tel ou tel détail, ou de tel ou tel rite, de tel ou tel jeu. On retrouvera aisément, comme en un abécédaire illustré, la nonne et sa cornette, la grande bourgeoise un peu fière et son hennin extravagant, les enfants jouant au volant, le cordonnier dans sa boutique.

Feuilleter quelques dictionnaires du costume et de l'ameublement familiarise avec cette vie quotidienne médiévale que les tableaux de Jérôme Bosch, les poèmes de Coquillard présentent bien. Un savoir plus spécialisé permet de nommer avec exactitude le « théorbe » ou la « villanelle », le bonnet de chanoine ou la cuculle monastique, voire même d'identifier à d'infimes détails la variété des plantes figurées dans les stalles. Vocabulaire à réapprendre donc, et nous aurions mauvaise grâce à nous plaindre de sa trop grande précision. Dernier renseignement enfin, celui des enseignes où tout un chacun pouvait « lire » *La Botte rouge* ou *L'escargot couronné* ou, s'il se plaisait plus au rébus, *Au Lion d'or* / Au lit, on dort. Tout est-il plus simple lorsque l'on a reconnu que c'est dans ce perpétuel échange du son, du sens et de l'image que se dissimulent les clés d'une bonne partie de l'art que nous étudions.

Certes, ces jeux sur la littérature sont de tous temps, mais ils supposent une culture illettrée qui, au cours d'innombrables veillées, joue à faire surgir constamment ces ambivalences. Un fabliau bien connu qui développe le thème du fou littéral explique comment une femme un peu niaise à laquelle son mari a recommandé de garder le jambon pour *Pâques*, le donne au malin compagnon qui dit s'appeler *Pâques*. L'on connaît l'histoire du benêt : nouveau marié auquel on fait savoir que son épouse lui offrirait quelque chose de doux la nuit de ses noces et qui recherche alors le pot de miel.

Ainsi ont pu naître les monstres iconographiques sur lesquels les iconologues souffrent et disputent, et qui furent sûrement évidents, tant que le calembour ou l'à-peu-près qui les sous-tendaient étaient dans les bouches. Des monstres

qui hantent saint Antoine, le plus commun depuis Bosch est certainement une cruche-oiseau. Pour la comprendre, il n'est, nous semble-t-il, que de se souvenir de la « devinaille » traditionnelle : « Qu'est-ce qui tend le bec vers son maître ? – La cruche ! »

Comment le Moyen Age populaire ne comprendrait-il pas cela ? Il ne s'est pas nourri, comme on nous le dit généralement, de la Bible ou de *La Légende dorée*, mais bien des *Evangelies des Quenouilles* et des images que la parole de Jésus dessine dans les esprits. Si le genre de la parabole a un tel succès, ce n'est pas seulement parce qu'il illustre des leçons de morale, mais bien parce qu'il propose des images : une femme cherchant de l'argent, un semeur, un enfant égaré...

D'instinct, ce peuple sait que la morale a toujours quelque aspect arbitraire, au sens plus ou moins scolaire, et que l'histoire, au sens iconographique, traversera les siècles sans trop se soucier de ce que, ici ou là, on a voulu lui faire dire. C'est en fait lorsque le nom signifie ou évoque l'image que la mémoire populaire s'en empare. *Tu es Pierre...* ou *Je vous ferai Pêcheur d'hommes*.

Il fut un temps où pas plus la fable que le mythe, que l'énigme, que les bestiaires, les floraires ou les lapidaires n'étaient moralisés. Ils proposaient des images et celui qui en possédait la clé pouvait se la répéter mentalement, comme les premiers chrétiens reconnaissaient dans le nom grec du poisson l'anagramme de la phrase qui exprimait leur foi.

Symbolisme des animaux fantastiques du Moyen Age

Cette période dite du Moyen Age que nous pouvons faire débiter à l'époque où les hordes barbares commencent à déferler sur la civilisation gallo-romaine, et qui prendra fin officiellement l'année de la prise de Constantinople par les Musulmans, a vu se répandre en Europe occidentale toute une faune d'animaux fantastiques traditionnellement et non point arbitrairement composés de parties d'animaux différents. Nous trouvons ces animaux dans de

nombreuses légendes locales où le folklore les fera succéder à quelque animal sauvage qui dévastait les villages, tels parmi les quadrupèdes, la Bête du Gévaudan, la Tarasque, le grand serpent du Puy, etc.

Dans le début du haut Moyen Age, la Gaule chevelue abritait au fond de ses forêts quelques spécimens de l'énorme vautour gypaète capable d'enlever un mouton ou un homme dans ses serres puissantes et acérées. Les ornithologues donneront plus tard le nom de griffon à cet oiseau dont certainement les déprédations furent à la base des légendes pieuses ou folkloriques faisant état du griffon mystique dont la figure fut reprise dans l'héraldique comme un des plus anciens meubles ornant l'écu des chevaliers ou supportant cet écu.

Les animaux fabuleux sont souvent formés de la juxtaposition d'éléments empruntés aux mammifères, aux oiseaux, aux serpents ou aux poissons. L'idée symbolique qu'ils évoquent est donc une association des divers symbolismes traditionnels et universels se rattachant à chacun des animaux constituant le monstre. Nous retrouvons leurs traces plusieurs millénaires avant notre ère dans diverses contrées d'Orient, d'où ces représentations mythiques auraient gagné les peuples de l'Asie centrale avant leur migration vers l'Europe centrale, la Baltique et enfin leur invasion par vagues successives de l'Europe occidentale romanisée.

Des animaux recensés sur la Cathédrale d'Amiens nous trouvons :

L'aigle - le lion - le cerf - le cheval - le loup - le cochon - le sanglier - la souris - le coq - le renard - le singe - l'hippopotame - la vouivre - le lapin - le basilic - le serpent - le dragon - le hibou - la chouette - l'escargot - le chien - le bouc - la tortue - le hérisson - la colombe - le bœuf - le griffon - le chameau - le phénix.

Le griffon

Cet animal fort complexe possède un corps et une queue de lion, des griffes puissantes,

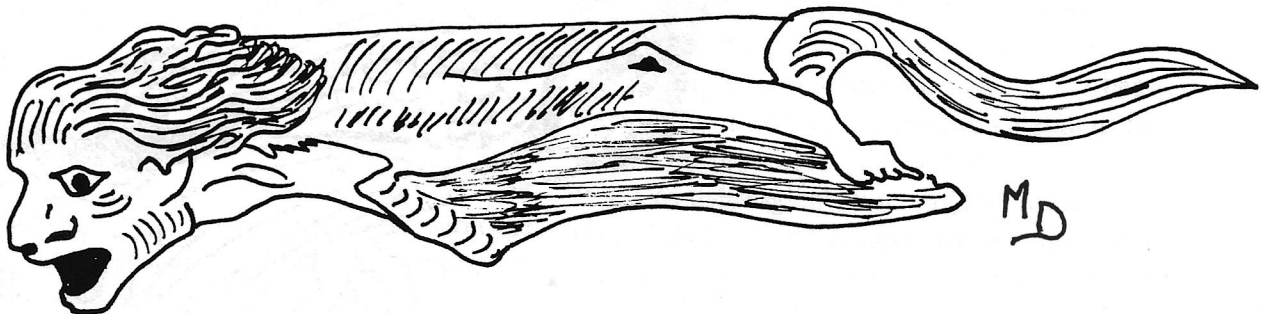
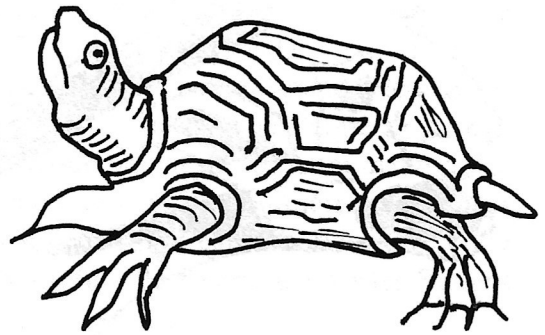
des ailes et une tête d'aigle portant des oreilles de cheval. Son nom nous est parvenu par la langue germanique qui le nomme « Vogelgreif », du verbe *greffen* : saisir, mettant l'accent sur la force de ses griffes. Les Anglais en ont fait *griffin*.

Il était cependant déjà connu dans l'antiquité classique où l'on mettait l'accent sur la force de son bec pour déchirer sa proie, tandis que le pré-Moyen-Age, adoptant la version germanique, confiera ce rôle important aux griffes monstrueuses de l'animal. Son origine se perd dans la protohistoire. Il en existe des représentations dans les plus anciennes découvertes sumériennes. Dans toutes les traditions orientales, il conserve cette fonction de gardien de l'or.

Comment, de Sumer le griffon aurait-il atteint la Baltique puis la Gaule ? Depuis peu le chaînon manquant a été retrouvé dans des fouilles de l'Altai. Ses occupants antiques l'auraient connu par le Moyen Orient et lorsqu'ils furent chassés vers l'Ouest par des invasions scythes ou autres, ils auraient emmené avec eux l'image, sinon la tradition exacte, du griffon. La Gaule reçut donc dans le haut Moyen Age ce symbole des deux côtés, d'une part grâce à la civilisation hellénistique, le griffon classique oriental gardien des trésors, et d'autre part le griffon barbare germanique qui ne garde rien mais déchire allègrement hommes et troupeaux pour se nourrir, tout en conservant ses éléments constitutifs traditionnels pour ceux qui savent lire.

Si le corps du griffon ne laisse aucun doute sur le symbolisme solaire de principe de vie universellement reconnu au lion, sa tête et ses ailes d'aigle le rattachent à un autre aspect de la fonction divine créatrice. La mythologie grecque fait de l'aigle le serviteur de Zeus dont il porte les foudres. Les oreilles de cheval du griffon sont donc un rappel discret mais impératif de la présence de Vénus à côté du Soleil léonien pour résister à l'emprise grandissante du démiurge lunaire.

Une variante du griffon, nommée **Hippogriffe**, était inconnue de la mythologie





grecque et fut créée au Moyen Age par l'imagination de poètes inspirés. Cet animal, moitié cheval, moitié griffon, a une signification nettement différente de celle du griffon puisque l'accent est mis sur le côté cheval de l'animal remplaçant l'aspect léonien du griffon classique.

A Amiens, il fait partie des animaux situés sur le côté Nord de la cathédrale où il est représenté plusieurs fois.

L'aigle

Symbole de la lumière.

L'aigle, symbole solaire, semble antérieur aux légendes de la Grèce classique et fut sans doute introduit dans ce pays par les premiers occupants, car nous le retrouvons également en Amérique, et notamment des liens étaient établis entre le serpent et cet oiseau. Symbole traditionnel et national, repris par l'héraldique, nous voyons dans les armes du Mexique l'aigle tenant un serpent dans ses serres.

Il est, en général, considéré comme un attribut ou emblème de Zeus. C'est lui qui porte les foudres de Jupiter.

La force et le port altier de l'aigle, son caractère de porte-foudres, de gardien du feu, qu'il tient dans ses serres ont provoqué son affectation au plus pur et initiatique des quatre évangélistes. L'aigle est le symbole de saint Jean car « en racontant les gloires du Verbe, il a élevé son vol au plus haut des cieux ». Pour les Pères de l'Eglise primitive qui connaissaient encore le grand secret des mystères antiques, la lune était le symbole de Jéhovah, le dispensateur de la vie et de la mort, fonction qui avait été dédoublée sous les aspects de Lucine et d'Hécate. Ils savaient aussi que la lune est par excellence la divinité triple, le Trois en un, prototype de toutes les trinités des mystères anciens et modernes.

Il est incontestable que dans l'archéologie médiévale des contrées d'Occident, les représentations de l'aigle-Christ sont rares.

C'est surtout dans l'art religieux de la Syrie que l'aigle apparaît avec des significations

telles que le Christianisme put en faire ensuite à Jésus-Christ l'opportune transposition. L'aigle des Syriens et ses sens sacrés ont été très lumineusement étudiés par le professeur belge Franz Cumont. C'est dans la région d'Hiéropolis, la ville sainte de la grande déesse syrienne Atargatis, dit-il, que l'aigle se montre le plus fréquemment sur les monuments funéraires avec le rôle de conducteur des âmes « vers les dieux célestes ». Peut-être cette conception fut-elle empruntée par les Syriens aux croyances des Babyloniens.

L'aigle à Amiens est bien représenté. Il apparaît plusieurs fois sur la tour Nord mais également sur la tour Sud. Nous trouvons dans les hauteurs sur le flanc Nord un couple de deux aigles qui regardent vers le Nord, ils semblent scruter de leur regard altier et interrogateur la réponse à leurs questions. Or cet animal qui ne craint pas la vision du soleil en face est plutôt mal placé dans ce lieu qui ne voit jamais l'astre dispensateur d'énergie. Il doit y avoir une autre explication à sa position particulière. Nous y reviendrons à la fin de cette étude avec un aspect assez nouveau et révélateur de la connaissance qu'avaient les anciens du monde céleste et de ses signes placés dans la perception sur la création et l'orientation des édifices sacrés.

L'épervier

Pour l'Egyptien, le dieu suprême, qu'il ait été appelé Amon, Râ ou bien Aton sous Aménophis IV, c'est le Soleil, et l'acte saint par excellence c'est l'union de l'âme à lui. Or, regardez le faucon-crécérelle quand, après plusieurs sombres journées il reçoit sur lui les chauds rayons du soleil, au matin d'un beau jour. Et dans ce bain de chaude splendeur les jeunes faucons sont particulièrement expressifs. Les théologiens et les mystiques de l'antique Egypte ne pouvaient trouver plus satisfaisant emblème pour figurer les plus hautes âmes, et l'intensité de leurs méditations : « O les faucons perchés sur les angles, et qui écoutent les choses », dit le *Livre des Morts*. Tout cela

peut faire comprendre les honneurs funéraires que les Egyptiens rendaient aux faucons sacrés qu'ils momifiaient soigneusement après leur mort, avant de les envoyer, nous dit Hérodote, à Buto où ils étaient enterrés.

Les documents figurés nous prouvent qu'une assimilation allégorique a certainement été faite par eux entre Jésus et Horus, fils d'Amon et d'Isis ; André Boulanger cite une gemme gravée portant l'image du dieu Horus, avec la désignation : « CHRISTOS ».

Une peinture de la catacombe égyptienne des premiers temps chrétiens, en la nécropole d'Antinoé, fait état du portrait d'une femme qui tient en main la croix de vie, et près de laquelle un faucon, au vol abaissé, se tient au-dessus d'un autel.

Aussi bien, la transposition au faucon d'Egypte des caractères emblématiques de l'aigle était-elle facile à faire.

- L'aigle a été l'emblème du triomphe de Jésus-Christ;

- L'aigle a été, chez les Anciens, l'oiseau solaire par excellence.

Et chez les Egyptiens, le faucon fut l'oiseau du soleil divin, il apportait sur terre le feu nouveau.

- L'aigle était, chez les Grecs et les Romains, un emblème de résurrection. Et l'œil de faucon d'Horus purifiait les morts et les préparait à vivre une vie nouvelle.

- L'aigle fut, chez les chrétiens, à cause de sa haine des reptiles, l'emblème du Christ combattant, .

Et voilà que les naturalistes Pline et Elie nous apprennent qu'en Egypte les Tentyrites adoraient les éperviers et les faucons, ennemis des crocodiles et destructeurs de leurs petits.

Ajoutons qu'en Egypte, et chez plusieurs des grands peuples de l'Ancien Monde, les contemplatifs ont eu pour le faucon plus d'estime et de considération que pour l'aigle ; ainsi, dans les mystères de Mithrâ, le grade initiatique de Père-faucon, supérieur à celui de Père-aigle, était le second dans l'échelle des douze degrés que comportait l'initiation complète du myste.

Nous pouvons donc tenir pour certain que, dans l'Egypte chrétienne tout au moins, le faucon a bien été l'un des emblèmes du Christ.

Le faucon des ouvriers couvreurs

De même que le faucon fut pris par une fraternité de la fin du Moyen-Age pour symboliser le Saint-Esprit, le même oiseau fut aussi choisi par certaines confréries et corporations d'ouvriers couvreurs pour leur oiseau symbolique. Ces ouvriers ne rencontraient-ils pas le faucon-crécérelle dans les toitures en poivrières des tours, et ne trouvaient-ils pas sa nichée dans les charpentes des cathédrales ? Et puis, l'attitude même du faucon au moment de son essor ne reproduit-elle pas absolument la forme du marteau des couvreurs ? ce qui explique que l'on trouve gravés, l'un près de l'autre, sur les murs du château de Montsoreau, en Anjou, l'outil quotidien du couvreur et le noble oiseau (XVe siècle). Et cela nous rappelle que les anciens interprétaient souvent les attitudes et les formes mêmes des animaux et des oiseaux.

Les paysans de l'Ouest clouaient jadis sur leurs portes les rapaces de leur pays parmi lesquels domine, de beaucoup, l'utile faucon-hobereau. Les rapaces, en général, furent pris plus souvent encore par les maîtres de la vie spirituelle comme les images des démons ravageurs des âmes.

Situés principalement en haut de la tour Nord, on retrouve aussi ce rapace sur la tour Sud et même dans les quatrefeuilles de la façade.

Le singe

Le singe est bien connu pour son agilité, son don d'imitation, sa bouffonnerie. Il y a un aspect déconcertant dans la nature du singe : celui de la conscience dissipée.

L'habitude qu'ont certaines espèces de singes de s'assembler un peu avant le lever et le coucher du soleil justifie presque les Egyptiens d'avoir confié aux cynocéphales la charge de saluer l'astre, chaque matin et chaque soir, lorsqu'il paraît à l'Orient ou qu'il s'efface à l'Occident

Lors du voyage de l'âme entre la mort et la réincarnation, chez les Egyptiens, Champollion précise que dans la partie de l'espace située entre la lune et la terre – séjour des âmes – le dieu Pooh (la Lune), figuré sous forme humaine, est toujours représenté accompagné du cynocéphale dont la posture indique le lever de la lune. Dans le zodiaque chinois, le singe gouverne le signe du Sagittaire.

De nombreux autres mythes amérindiens insistent sur le danger qu'il y a pour l'homme à rire des plaisanteries et des farces de son frère le singe, personnage dionysiaque et priapique, qui cache sa science et provoque l'homme à la débauche et à l'ivresse pour mesurer son empire sur lui-même. Pour les Egyptiens, les âmes dans l'autre monde, doivent éviter les singes qui les pêchent au filet.

Lao-Tseu en fait un animal irritable et sot. L'agilité du singe trouve pourtant une application immédiate dans la Roue de l'existence tibétaine où il symbolise la conscience, mais au sens péjoratif du terme, car la conscience du monde sensible saute d'un objet à un autre, comme le singe de branche en branche ; le singe chinois, comme tant d'autres, est en réalité un sage initié qui cache sa véritable nature sous cette apparence bouffonne.

Dans l'iconographie chrétienne, il est souvent l'image de l'homme dégradé par ses vices et, en particulier, par la luxure et la malice.

Notre singe apparait ici dans la tour Nord où il est perché sur un rebord de corniche. Il semble se jouer du vide et servir de repère.

Le chat

Le chat fut, dès la plus haute antiquité, considéré comme un des grands symboles lunaires. L'Égypte ancienne l'avait attribué à Isis considérée sous son aspect de mère du monde, couronnée du croissant. Une autre divinité, spécifiquement lunaire, la déesse Bastet, était représentée avec une tête de chat, et l'on disait qu'elle veillait la nuit sur le soleil endormi pour le protéger contre le serpent des Ténèbres, son éternel ennemi, qu'elle maintenait sous sa patte,

préfigurant ainsi la Vierge qui écrase la tête du serpent sous son talon.

Les Egyptiens avaient également remarqué que le chat en miaulant prononce assez bien les modulations du nom sacré. Le chat avait été choisi pour symboliser l'Astre des Nuits, parce qu'il voit dans l'obscurité et parce que son œil, se modifiant suivant la lumière du soleil, rappelle les phases de la lune, cet œil céleste dont l'action est si puissante sur tous les phénomènes vitaux de notre globe. Si la Terre est maintenant séparée physiquement de la Lune, elle lui est toujours reliée par un corps éthérique commun et l'influence de notre satellite sur les courants magnétiques terrestres était bien connue des anciens qui avaient également constaté combien le chat est sensible aux phénomènes magnétiques et électriques. Cet animal est notamment celui qui arrive à emmagasiner le plus de fluide vital, et une tradition populaire lui attribue la possession de neuf vies.

Un des épisodes classiques du *Roman de Renart* va alors se révéler prophétique, quand ne pouvant trouver le goupil caché sous des peaux, le seigneur va lâcher ses chiens sur le sanglier. Ces chiens du seigneur se disent en latin *Domini canes*. On a saisi le calembour : il s'agit là du sobriquet donné tout bas aux *Dominicains* de la sainte Inquisition qui s'apprêtaient à instruire le procès des pauvres chevaliers du Christ. Le sanglier Baussant est débusqué. Plus aucune version du *Roman de Renart* ne verra le jour après que se sera dissipée la fumée des bûchers allumés pour le Temple.

Le chat est associé à un homme qui souffle de la cornemuse et qui caresse son chat, mais il est aussi présent, seul, au-dessus de la corniche de la tour Nord.

La chauve-souris

Origène a désigné la chauve-souris comme l'emblème des hérétiques parce qu'elle se cache pendant les heures lumineuses des jours et qu'elle participe aux caractères spécifiques des oiseaux et des mammifères. En France, tout au moins, l'héraldique nobiliaire, s'appuyant sur

Origène, prit la chauve-souris comme l'image de l'hérésie.

L'art médiéval a parfois greffé des ailes de chauve-souris à la Sirène marine ; on la voit ainsi sur un chapiteau du XVe siècle en l'ancienne église Saint-Germain de Poitiers comme dans le triforium d'Amiens. Elle devient alors l'image d'Asmodée, le démon de la luxure qui épuise en l'être humain les sèves qui sont la vie de son corps et tarit la source de la grâce qui est la vie de son âme.

Elle est située à l'angle de la tour Nord, en hauteur sur la cathédrale.

L'escargot

L'escargot a été au Moyen Age un symbole. Lorsqu'il combat, furieux, contre le chevalier ou contre une troupe de femmes acharnées à sa perte, c'est peut-être bien au « mal de l'escargot » (l'impuissance) qu'il est fait allusion. Mais sa possibilité d'hiberner et de paraître comme mort pendant des mois, grâce à l'opercule rond et pierreux qui lui permet de fermer son « tombeau » ont constitué pour l'imaginaire médiéval autant « d'exemples » qu'on aimait appliquer au Christ. En Asie, particulièrement en Chine et au Japon, l'escargot est l'emblème de celui qui possède la Connaissance. Précisons qu'il s'agit d'un escargot sénestogyre ou lévogyre, c'est-à-dire dont les spires ou spirales de la coquille sont dirigées vers la gauche. Au Japon, de célèbres artistes sculptèrent des escargots magiques. Il est aussi le symbole du gardien de la source de vie, le détenteur des ultimes secrets. L'escargot a cette particularité d'être hermaphrodite. Il est en langage hermétique la représentation de l'union des contraires, du principe mâle et du principe femelle. C'est un thème universel et traditionnel.

Les spirales de la coquille de l'escargot sont le symbole du monde radiant, tel que Dieu l'avait créé avant la chute. La coquille est l'emblème de la protection du sage, de l'initié, contre la bêtise et la vulgarité du monde profane extérieur. En France et en Occident, l'escargot sénestogyre est l'emblème du pouvoir magique (dans le sens positif du terme !). Il se

féconde lui-même ; ses cornes sont le symbole de son pouvoir et il représente la ténacité dans l'œuvre qui vainc le temps. L'escargot est aussi le symbole de la résurrection : après son hibernation dans les profondeurs de la terre, il ressuscite au soleil du printemps. L'escargot vit de quatre-vingts à cent ans, lorsqu'il n'est pas, bien sûr, accommodé à la bourguignonne...

Il n'existe dans le monde entier qu'une seule espèce d'escargots sénestogyres parmi trois cents espèces différentes : l'Hélix *pomatia* ; la chance d'en trouver un en France est d'environ une pour cinq cent mille !

Chez les Aztèques, le Dieu de la Lune avait pour symbole un escargot marin ; de plus, chez les Incas, l'escargot symbolisait la conception, la grossesse et l'accouchement.

La plupart des escargots, et particulièrement notre ordinaire escargot de Bourgogne, que l'on retrouve à la fois dans les tombes, sous forme de bijoux, et dans la météorologie populaire, ont un cycle de vie fort curieux. Aux approches de l'hiver, après avoir abondamment pâture, il s'enferme dans sa coquille dont il clôt hermétiquement l'entrée par une cloison formée de sécrétions muqueuses qui durcissent au contact de l'air. Il devient ainsi un véritable cadavre ; son cœur cesse de battre et si des froids rigoureux sévissent, il gèle complètement, prend la dureté d'un morceau de glace et casse comme tel si on le rompt entre les doigts. Et pourtant, au printemps, il renaît. Notons qu'il hiverne au nord des abris et non au sud, afin que le réchauffement se fasse plus lentement.

Une autre faculté, qui put paraître extraordinaire, c'est le développement de sa coquille. Quand il n'est que limaçon, celle-ci, encore mince et incolore, ne fait qu'un tour et demi de spirale. Elle n'atteint son plein développement (quatre circonvolutions et demie, rarement cinq, qu'en trois ans). Le labyrinthe parfait de cette spirale a, comme tous les objets vivants ou naturels à figure géométrique, retenu aussi l'attention des hommes. Cette spirale est toujours dextrogyre, tournant vers la droite, relevant ainsi, dans la symbolique des bestiaires, de

l'ordonnance du monde et de son orientation. Un escargot sénestogyre (un sur vingt mille en moyenne) est si rare qu'il est devenu un porte-bonheur, plus profitable encore qu'un trèfle à quatre feuilles.

L'escargot est donc avant tout symbole de renaissance. C'est à ce titre, sans aucun doute, qu'il figure dans le matériel funéraire préhistorique et qu'il fut enfilé en colliers entiers placés autour du cou des morts. Comme l'ours, il signifia le retour du printemps revenu après le long ensevelissement de l'hiver.

Il se promène sur la tour Nord au-dessus de la frise, en tant qu'homme escargot avec une coquille dextrogyre.

La chouette

C'est l'oiseau d'Athéna et de Minerve, c'est-à-dire la connaissance rationnelle opposée à la connaissance intuitive que représente l'aigle. Si celui-ci, en effet, reçoit directement la lumière solaire, immédiate et sans voile, la chouette, animal nocturne, perçoit la lumière lunaire, alchimie de la lumière solaire réfléchiée par la lune : d'où sa propre réflexion sur le plan intellectuel. De plus, avec son regard qui perce les ténèbres, elle incarne la science du caché et de l'invisible. Les alchimistes en feront l'image de la philosophie hermétique, dont la connaissance, dit S. Hutin, permet à l'adepte de voir au-delà du miroir des apparences.

Athéna avait le don de métamorphoser en chouette, soit pour punir, soit pour protéger. Ainsi une fille d'une île de Cos en Grèce fut changée en chouette parce qu'elle avait insulté le nom de la déesse. Par contre, Nyctiméné, fille du roi de Lesbos Epopée, ayant été poursuivie par les ardeurs incestueuses de son père, fut sauvée par Athéna qui lui accorda soudain l'aspect de l'oiseau. La chouette est encore le symbole de la vision intérieure.

Mais qu'était en réalité la chouette d'Athéna ? Aristote citait douze espèces d'oiseaux capables de voir et de voler dans le noir. Confondant les genres hibou et chouette, il mêle le grand duc, le hibou ou moyen duc, le scops ou petit duc qui sont du premier genre,

et la hulotte, le chat-huant, l'effraie, la chouette et la chevêche qui sont du second. De nos jours, on s'accorde pour reconnaître la chouette hulotte (*strix aluco*) comme la plus commune dans les régions intéressées par la mythologie méditerranéenne.

Cet oiseau particulièrement silencieux, capable d'une étonnante immobilité, et dont le regard fascine, n'est resté symbole de la veille studieuse, de la connaissance cachée, que pour les « chercheurs d'absolu ».

Son rôle dans la cathédrale est très symbolique car elle est située sur le côté Nord entre les pattes du cerf.

Le hibou

Il convient dans les bestiaires de bien distinguer le hibou de la chouette. On sait que le premier diffère de la seconde en ce que sa tête est surmontée de deux aigrettes en forme d'oreilles.

Oiseau essentiellement nocturne, capable de voir dans la plus grande obscurité et chassant ainsi, le hibou était condamné à devenir (sauf en Chine) un « oiseau de malheur », symbolisant la nuit, l'angoisse, le cauchemar, la mort soudaine et imprévisible. Les Grecs en avaient fait l'attribut de la Parque Atropos.

La symbolique médiévale a utilisé le hibou à des fins antisémites. « Le sens d'une pareille représentation ne peut être douteux, dit E. Mâle. Le hibou devient ainsi une image de l'aveuglement du peuple juif qui a fermé les yeux au soleil et a été souvent exposé comme un objet de risée au milieu des chrétiens. »

On remarquera que Jérôme Bosch a placé un hibou au centre de sa fontaine de vie (*Jardin des Délices*), guettant sur le rebord au bas de la fontaine fantastique. Quant à Dürer, il lui a fait désigner l'envie et la haine.

En Chine, le hibou est l'emblème de la foudre ; il est consacré aux forgerons et aux solstices. Il présidait les jours où les forgerons fabriquaient les épées et les miroirs magiques.

Guillaume le Normand, qui écrivait au temps de saint Louis, dit que l'effraie est « un oisel de

mauvaise estrace ». C'est bien l'« oïsel dyabolique » que nous voyons sur les antiques amulettes, qui en font l'incarnation des mauvais esprits.

Situé au bas de la tour Sud surveillant l'Ouest. On le trouve en compagnie de la souris, de l'épervier, de la belette et d'un animal mi hoque mi fantasque

La souris

Symboliquement la souris est un animal nocturne, secret et prolifique. Elle ronge tout ce qu'elle trouve, comme le temps ronge notre vie. Elle symbolise le temps destructeur et sert également d'attribut à certaines saintes, comme sainte Gertrude de Munich qui est représentée avec une souris qui grignote des prières et de saintes lectures. Sur une autre image du XVe siècle nous trouvons sainte Gertrude tenant à la main un livre sur lequel se tient une souris, tandis que deux autres s'accrochent à sa robe.

La souricière sera encore la représentation du piège à démon ou un exorcisme destiné à repousser les doutes qui nous rongent.

On peut la voir tour Sud dans les hauteurs.

L'hippopotame

Ce « cheval aquatique » causait de grands ravages dans la haute vallée du Nil et les Egyptiens s'empressaient de le chasser. Toutefois sa femelle fut prise en considération et traitée comme un symbole de la fécondité. Elle protégeait les femmes enceintes et les jeunes mères, comme elle présidait à la naissance des dieux. On l'a représentée très souvent dans les temples, dressée sur ses pattes postérieures et appuyée sur le nœud magique : c'est la déesse Thoueris.

La chasse à l'hippopotame mâle prenait au contraire l'allure d'une quête rituelle et d'un combat contre le dragon. Ainsi voit-on Horus armé d'un javelot et cherchant à transpercer l'animal réfugié dans un buisson de lotus. « Par ce monstre, disait l'abbé Pluche dans son *Histoire du Ciel* publiée au XVIIe siècle, qui fait sa résidence dans le Nil et en sort pour ravager

et dévorer ce qu'il rencontre, on ne peut entendre que le débordement. »

L'hippopotame fait donc partie de ces monstres et dragons fluviaux causes d'inondations fatales aux récoltes. Monstrueux, il l'était bien aux yeux des anciens et Hérodote le décrit ainsi : « Il a les pieds fourchus, la corne du pied comme le bœuf, le museau plat et retroussé, les dents saillantes, la crinière, la queue et le hennissement d'un cheval. Il est de la grandeur des plus gros bœufs et son cuir est si épais et si dur que, lorsqu'il est sec, on en fait des javelots. »

Dragon biblique et égyptien, l'hippopotame était l'image du dieu exécrable Béhémot* qui symbolise la force brutale que l'homme ne peut domestiquer mais que Dieu contrôle. Pour les Egyptiens, ce fut l'avatar du dieu Seth, frère noir, adversaire d'Osiris et adversaire de la lumière. On le mettait rituellement à mort, en effigie, en lardant de coups de harpon une figurine d'hippopotame en pâte de gâteau.

Il se cache sur une frise au-dessus de la porte Nord où il est pris en chasse.

* Béhémot : forme plurielle d'un mot hébreu désignant la Bête par excellence.

Le dauphin

Symbolique liée à celle des eaux, la transfiguration.

Cette interprétation du dauphin comme un symbole de conversion est due au fait que Dionysos, ayant emprunté un navire pour aller à Naxos, s'aperçut que les marins se dirigeaient vers l'Asie pour le vendre, sans doute, comme esclave. Alors, il transforma leurs avirons en serpents, remplit leur navire de lierre et fit retentir le son de flûtes invisibles. Il paralysa le navire dans des guirlandes de vigne, si bien que les pirates, devenus fous, se précipitèrent dans la mer, où ils devinrent des dauphins – ce qui explique que les dauphins soient les amis des hommes et s'efforcent de les sauver, dans les naufrages, car ce sont des pirates repentis.

Le dauphin est devenu le symbole de la régénérescence. On en voyait l'image auprès du

trépied d'Apollon. Il est aussi le symbole de la divination, de la sagesse et de la prudence. Ces qualités, jointes à la vitesse de déplacement qui lui est prêtée, en ont fait le maître de la navigation : aussi est-il souvent représenté comme Poséidon, avec un trident ou une ancre.

L'homme était souvent représenté dans l'art grec chevauchant un dauphin. Cet animal sacré joue un rôle dans les rites funéraires, où il apparaît comme psychopompe. Les Crétois croyaient que les morts se retiraient au bout du monde dans les îles des Bienheureux et que des dauphins les transportaient jusqu'à leur séjour d'outre tombe. Rien d'étonnant à ce que le Christ ait été plus tard représenté sous la forme d'un dauphin.

Les dauphins étaient honorés comme des dieux dans la Crète préhellénique.

Il n'est pas étonnant de retrouver notre animal à Amiens, devant le tombeau de Charles Hemart de Denonville. Ici deux dauphins stylisés s'abreuvent à une triple fontaine signifiant le graal ou la fontaine de jouvence permettant la vie éternelle.

Le coq

La tradition voulait que sur son clocher le coq soit doré car l'or est le métal symbolique du soleil. Des reliques y étaient également scellées. Lorsqu'on descendit au siècle dernier le vieux coq de Notre-Dame à Paris, on retrouva les reliques intactes à l'intérieur. Un coup de vent malencontreux les précipita, hélas ! dans la Seine.

A présent on lui place plus volontiers dans le ventre un minuscule paratonnerre, appareil recouvert d'une sorte d'email radioactif permettant d'attirer la foudre et de protéger dans un rayon de cent cinquante mètres les habitations voisines.

Quant aux reliques dans la panse du coq, c'était une manière différente de protéger un clocher de la foudre, rôle dévolu dans l'Eglise catholique à saint Donat, dont l'attribut est une lance pointée vers le ciel. Or Donat n'est autre que le substitut chrétien du dieu germanique de

la foudre, appelée tonnerre en souvenir de lui, le terrible Donat, lequel, comme par hasard, avait au nombre de ses attributs... un coq !

En période de Carnaval, le plus souvent au jour de Jeudi Gras dit Jeudi-Jeudiot, tous les jeunes gens se réunissent en apportant leur coq. Le combat, souvent, est organisé dans les locaux de l'école ou de l'université et le propriétaire de l'animal vainqueur prend le titre de Roi des Ecoles, Roi des Enfants, Général d'Enfance... Il défile alors triomphalement à califourchon sur une perche, couronné, revêtu d'un surplis blanc et accompagné de ses condisciples qui l'accablent. Le Roi de l'année précédente suit piteusement le cortège, dépouillé de ses vêtements, et il porte le titre de « Roi dépouillé », avec calembour sur « Roi des-pouilles », des poules. Quelques jours plus tard (souvent le premier dimanche de Carême), le Roi offre une poule qui est « courue ». Elle est lancée en l'air et celui qui la saisit porte le titre de Ministre ou *Capio* (de *capere* = prendre, saisir).

Une troisième forme de ce « sacrifice » consiste à tuer cet oiseau, les yeux bandés, à l'aide d'un maillet ou en lançant un bâton. Le coq est enfermé dans un panier ou une poterie d'où sa tête dépasse. Cette coutume est devenue le plus souvent de nos jours un jeu : colin-laillard en France, *la pignetta* (panier rempli de friandises, en forme de coq, que l'on éventre les yeux bandés à minuit lors du bal du Mardi Gras).

Le personnage du Roi ou du Général d'Enfance, maître de toute une classe d'âge, était investi de tels pouvoirs que les autorités ecclésiastiques, scolaires et municipales devaient compter avec lui. La quasi-totalité du cycle des fêtes annuelles était en ses mains. Dès le début de l'année, ce « bâtonnier » intervenait au cours des fêtes des Fous. Certains détails de son costume (aube et bâton) montrent que son groupe était très lié, sinon confondu, avec celui des enfants de chœur (fête des Innocents, 28 décembre).

On comprend alors que ce pouvoir soit celui du « sorcier royal » qui reçoit l'investiture magique lors de la Lune rousse en sacrifiant un oi-

seau couronné d'une crête rouge. Ce sacrifice est reproduit lors du cérémonial du sacre par le lâcher, sous les voûtes de la cathédrale de Reims, de milliers d'oiselets. Avec la fin du semestre d'hiver en pays celtique se termine le règne du coq rouge vaincu au cours d'un combat rituel par le coq blanc de l'été. C'est en pleine période de la Canicule que ce dernier apparaît au côté de saint Jacques. Ses plumes, qui ornent le couvre-chef des pèlerins se rendant à Saint Jacques-de-Compostelle, ont la couleur de la Voie Lactée qui les dirige et font consonner *gallus*, les Gallicques (Gaulois) et la Galaxie.

Il est présent dans les quatrefeuilles du portail central en tant que représentation des fabliaux du moyen-âge.

Le basilic

Le basilic, selon Pline qui en a longuement parlé, « est un serpent de la Cyrénaïque qui n'a que douze doigts de longueur. Il a, en forme de diadème, une tache blanche sur la tête. Son sifflement fait fuir tous les serpents ; il ne rampe pas par replis multiples comme les autres reptiles, il s'avance, le corps à moitié dressé. Son contact, que dis-je, son haleine seule tue les arbrisseaux, brûle les herbes, rompt les pierres : telle est la force de son poison. Il a passé pour certain qu'une fois un homme à cheval ayant tué un basilic en le frappant de sa lance, le venin suivit cette arme comme un conduit, et tua non seulement le cavalier mais encore le cheval. La belette est le poison de ce monstre destructeur...»

Au Moyen Age, le basilic devint un oiseau-reptile monstrueux à deux pattes, la tête coiffée d'une crête de coq et de cornes, affublé de deux ailes et d'une queue de serpent terminée en fer de lance. Et si, dans l'Antiquité, le basilic naissait d'un œuf d'ibis fécondé par le venin de plusieurs autres reptiles avalés par l'oiseau, il sera engendré plus tard dans un œuf de coq pondu dans le fumier et couvé par un crapaud. C'est alors qu'il prend le nom de Cocatrix, de Coquadrilla ou de Basilecoq.

Pour Pierre le Picard, qui écrivait au Moyen Age, le basilic ne pouvait être que le diable. Il en est de même pour la plupart des écrivains de son temps. Mais Honorius d'Autun, commentant le verset : « Tu marcheras sur l'aspic et le basilic, et tu fouleras au pied le lion et le dragon » donne au basilic le sens de Mort, comme il donne au lion celui d'Antéchrist, au dragon celui de Diable et à l'aspic celui de Pêché.

Dans de nombreuses sculptures des cathédrales romanes et gothiques, le basilic désigne tour à tour le diable et le péché.

Puis, aux XIV^e et XV^e siècles, le basilic apparaît curieusement sur les étendards qui figurent autour de la Passion, en même temps que le scorpion. Il faut encore noter que, dans la représentation allégorique des sept Arts Libéraux, le Moyen Age a désigné la Dialectique (*Logica*) sous la forme d'un basilic.

En fait, le basilic est le symbole de la dialectique, art d'utiliser la discussion et la subtilité du serpent afin de faire, à l'instar du coq, poindre la lumière de la connaissance. C'est à ce titre qu'il figure avec des ailes de coq ou d'oiseau sur de nombreux chapiteaux romans, notamment à la cathédrale de Reims.

Quatre saints ont, à ma connaissance, mérité d'avoir le basilic pour attribut : un abbé de Moutier-Saint-Jean, Jean de Réomey, qui le tient en laisse ; un évêque, Sire de Gènes, et un martyr, Tryphon de Cattaro qui semble l'avoir apprivoisé ; enfin un pape comme il se doit, saint Grégoire le Grand, qui avait déjà vu apparaître le coq parmi les instruments de la Passion au cours d'une messe.

Si, par contre, les ailes du basilic sont celles d'une chauve-souris, c'est l'erreur que le monstre prétend démontrer et seule la mustèle, autre nom de la belette, ou mieux, de l'hermine, symbolisant la purification, est capable de le vaincre.

On le trouvera bien sûr aux pieds du Christ enseignant, au trumeau du portail central.

L'agneau

Ce symbole du Christ incarne encore le triomphe du renouveau, la victoire toujours à faire de la vie sur la mort. C'est ainsi la victime propitiatoire, celui qu'il faut sacrifier pour assurer son propre salut.

Les rites dyonisiaques préfigurent les grandes révélations, aussi pour permettre au dieu de réapparaître au bord du lac de Lerne dans lequel il était descendu aux enfers chercher sa mère, ses adeptes jetaient dans le gouffre un agneau pour apaiser le gardien des portes infernales. Avec la révélation hébraïque, ce symbole va prendre tout son sens. L'agneau sera le membre du troupeau de Dieu. Le christianisme reprendra cette image. En effet, l'effusion de sang du Christ sur la croix ne sera pas sans rapport avec l'agneau sacrifié dont le sang servira à marquer les montants de leurs habitations afin d'écarter les forces du mal de leur maison. Nous touchons ici à un symbolisme sacré.

Lorsque saint Jean le Baptiste s'écrie « Voici l'agneau de Dieu », il se rattache certainement au thème sacrificiel. C'est aussi sans doute pour éviter toute confusion dans les symboles que le concile de Constantinople en 693 ordonna que l'art chrétien représente le Christ en croix et non plus sous forme d'un agneau, ni entouré du soleil et de la lune.

A Amiens, nous trouvons l'agneau ou le bélier à côté du cheval sur le chevet Nord.

Le porc

On connaît le tabou alimentaire qui frappe le porc dans le monde méditerranéen. Les Egyptiens qui sacrifiaient l'animal à la pleine lune en mangeaient ce jour-là, mais seulement ce jour-là. Le reste du temps il en avaient horreur. Les Hébreux tenaient le porc pour impur parce que, tout en ayant le sabot fourchu, il ne rumine pas (voir Introduction). On a voulu expliquer ce tabou par des raisons d'hygiène. Sans doute la viande de porc est-elle dans ces régions sujette à des maladies transmissibles à l'homme.

Ainsi le *porkos* grec est-il devenu notre cochon, dont on ignore l'étymologie, mais qui a tout naturellement désigné l'homme sale et vautre dans sa fange, fange qui est, bien sûr, devenue le lit des plaisirs interdits sexuels. Mais en fait cette sexualisation du porc revêt l'ancien symbolisme de fécondité attribuée à l'animal capable de mettre au monde des « portées » considérables. Cette fécondité est liée également à la capacité du porc d'engloutir n'importe quelle nourriture et ce, en très grande quantité.

Le sacrifice du porc est universel. Les Grecs avaient l'habitude de sacrifier un porc à Déméter et, dans les rituels d'Eleusis, l'animal est appelé *delphas*, c'est-à-dire la bête-utérus. Le porc, animal lunaire chez les Egyptiens, prend ainsi une valeur chthonienne. Il désigne dans la symbolique médiévale l'homme non initié à qui il serait vain ou préjudiciable de révéler les secrets : il ne faut point jeter de perles aux pourceaux, dit l'Évangile. En réalité, ce n'est pas de perles dont il s'agit mais de marguerites (*margarita* désigne la perle, tant en latin qu'en vieux français).

Le bestiaire celtique connaît également le sacrifice du porc mais celui-ci a bénéficié, en Europe occidentale, d'une faveur exceptionnelle en devenant le compagnon traditionnel de saint Antoine au désert. Ce thème iconographique demande réflexion. On a d'abord voulu voir dans cet attribut l'image de la victoire du saint sur la luxure et les appétits de la chair. C'est saint Antoine, fêté au 17 janvier, qui nous offre l'image synthétique la plus claire des rapports de l'homme à cet animal.

Van Gennep lui-même, dont on connaît l'extrême prudence, a estimé qu'il pourrait s'agir là d'un des débris du cycle agraire posthivernal qu'il faut rapprocher de la Chandeleur, du Carnaval et des autres fêtes situées à la fin de janvier et au début de février. La Saint-Antoine est bien en plein milieu de la période de Carnaval. A cette période de l'année, les âmes des morts errent dans les tempêtes, sous la forme des déguisés animaux. Ce sont ces âmes qu'Antoine rencontre lors de sa tentation. En frappant le sol de son bâton d'abbé, il en fait

jaillir du feu. Cette image est bien celle de l'enfer sur terre, tel qu'il s'inaugure en Carnaval.

On peut l'apercevoir sur la façade de la cathédrale dans les hauteurs au-dessus de la rose centrale.

Le sanglier

L'image du sanglier était fort répandue en Gaule : la statue d'une Diane gauloise trouvée dans les Ardennes chevauche un sanglier. Deux sangliers d'or – probablement des enseignes – ont été découverts dans la chaussée d'un étang de Vendée, durant le XIX^e siècle ; les monnaies gauloises qui portent l'image du sanglier sont nombreuses. Le christianisme a été sévère pour le fougueux animal dont le druidisme avait fait l'emblème de la force et du pouvoir spirituels. On le trouve cependant parfois, durant nos quatre premiers siècles, sur les lampes chrétiennes où il semble symboliser la colère divine. Mais le Moyen Age n'a voulu connaître que le sanglier de David, le ravageur de la vigne du Seigneur. Le sanglier fut pourtant accepté parfois comme l'image du juste, indépendant et courageux en face des adversaires du Bien et des ennemis de son âme. En ce sens, saint Paulin de Nole, au Ve siècle, le rapprochait même de l'agneau quand il écrivait à l'un de ses correspondants : « Quelle satisfaction n'aurais-je pas de vous trouver tout changé ; de voir que le lion a maintenant la douceur d'un jeune veau ; que Jésus-Christ habite dans le sanglier, qui conserve toute sa férocité envers le monde, mais qui est devenu un agneau à l'égard de Dieu. Vous n'êtes plus le sanglier de la forêt, vous êtes devenu le sanglier des moissons. »

Pour les Celtes, le sanglier préfigure la classe sacerdotale qui s'oppose à l'ours, ou la classe guerrière. De même, dans les figurations romanes, le sanglier est le sage et la laie qui allaite ses petits représente l'Eglise qui nourrit ses enfants.

Cet ancien attribut du dieu tonnant se retrouve dans la mythologie germanique, qui représente Wotan avec un sanglier près de lui et qui offre dans son paradis, comme principale félicité aux guerriers défunts, la chasse quoti-

dienne d'un sanglier qui renaît chaque jour. L'Edda nous raconte également que le char du dieu Freyr était conduit par un sanglier. Dans les mystères de Cybèle en Lydie, on racontait que le jeune et bel Attis, prêtre de la Grande Mère, était devenu lui-même un tel objet de vénération des Lydiens que Zeus, irrité, envoya un sanglier furieux pour le tuer. Cette légende semble indiquer que Zeus se sert du sanglier comme de la foudre.

Représenté à Amiens sur la façade Ouest en tant que gargouille au-dessus de la galerie des Rois.

Le hérisson

Les Bestiaires ne confondent pas hérisson et porc-épic. Le premier est en général le hérisson commun ou *crinacus europeanus*. Malgré ses piquants et son aspect rébarbatif, il a toujours été considéré comme l'ami des hommes et un bon génie préposé à l'agriculture. Il est pour les peuplades de l'Asie centrale l'inventeur du feu, et pour les Allemands un petit personnage familier dont on a fait une poupée quasi nationale.

Pourtant, les chrétiens en ont fait un symbole de l'avarice et de la gourmandise.

C'est sous cette symbolique que nous le retrouverons sur un quatrefeuille d'Amiens avec la colombe ou le corbeau.

Le porc-épic

Il ne faut point le confondre avec le hérisson. Mais, à vrai dire, les bestiaires ne sont pas riches en porcs-épics. Ils illustrent certaines devises, comme celle de Louis XII quand il était encore duc d'Orléans, avec l'inscription *cominus et eminus* (de près comme de loin), devise qui s'explique par la croyance alors répandue que l'animal pouvait projeter ses dards au loin à volonté.

A l'époque des Croisades, les chevaliers portaient une cotte de mailles de fer formant un bourrelet servant de capuchon et qu'on appela par abréviation *camail* (cap de mailles). Ce camail, devenu le signe distinctif des évêques et des chanoines qui le portent encore sur le ro-

chet, fut associé au porc-épic en raison de la ressemblance entre la cotte et la peau de l'animal. Un Ordre du Camail avait été fondé en 1394 pour Louis de France, duc d'Orléans, et l'on donnait au récipiendaire un collier et une bague d'or garnie d'un camaïeu (qui, par extraordinaire, n'a rien à voir avec le camail) sur lequel était figuré un porc-épic.

Les harpies

Les harpies étaient des monstres légendaires à tête de femme, au corps d'oiseau affublé de griffes acérées et qui répandaient une odeur infecte. Leur nom grec signifie qu'elles empoignent, qu'elles harponnent les pauvres hommes. En général au nombre de trois, elles se nommaient Aello (Bourrasque), Ocypété (Vole-vite) et Célaeno (Obscure), ce qui les identifie avec les nuées orageuses. Habitant d'abord les îles Strophades, elles furent reléguées aux Enfers par le poète (Virgile).

La tortue

Ce bizarre animal joue un rôle important dans les récits traitant de la cosmogonie. Les hommes, frappés à la fois par sa lenteur et par sa longévité, en ont fait un être primordial. Sa carapace est concave au-dessus et plate en dessous. Ils en firent l'image même du monde, le ciel en haut, la terre (plate selon eux) en bas. Entre les deux se meut lentement une vie encore informe et maladroite. Mais de la carapace jaillit aussi la tête au bec cornu, aux yeux reptiliens ; c'est la manifestation de la vie en ses commencements. Lourde et stable, la tortue porte le monde sur son dos, comme elle supporte les piliers des temples en Chine ou les effigies des dieux aux Indes. Dans la mythologie indienne, en effet, le monde était composé d'une étrange pyramide au bas de laquelle la tortue portait sur son dos un éléphant, portant lui-même la terre.

C'est un animal cosmophore, c'est-à-dire jouant le rôle d'Atlas.

La mythologie enseignait que la nymphe Chéloné (nom grec de la tortue) s'étant moqué

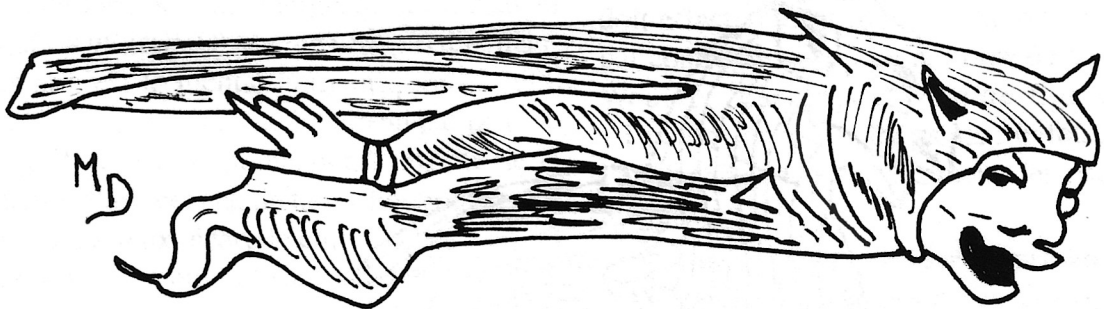
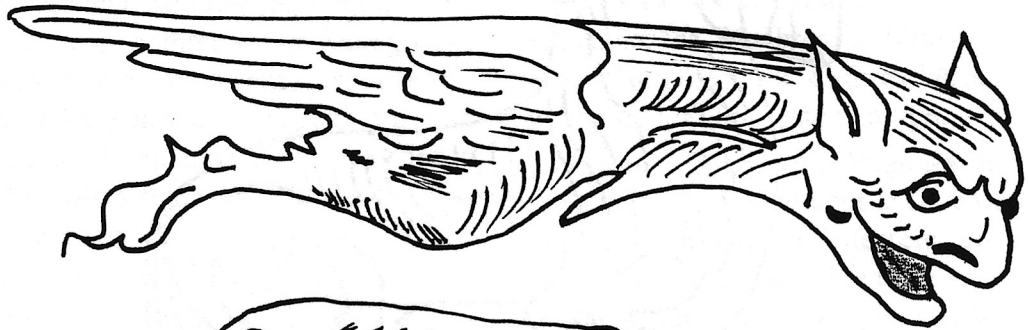
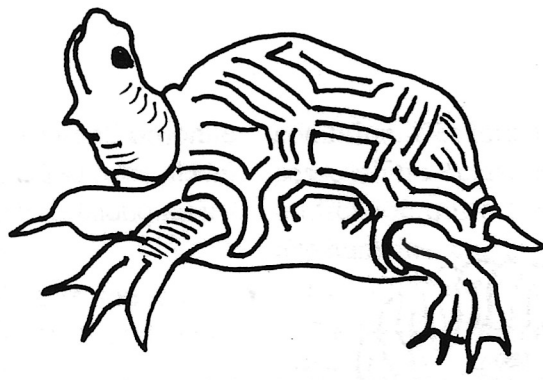
de Jupiter et de Junon au moment de leurs noces, fut précipitée dans la mer avec sa maison, condamnée à la porter sur le dos jusqu'à la fin des temps. Dans une autre version mythologique, la tortue est l'attribut d'Hermès qui sut, le premier, utiliser la forme de sa carapace pour y tendre des cordes et inventer la cithare qui charma Apollon. Un hymne homérique à la gloire d'Hermès loue ainsi la tortue : « Vivante, tu protégeras contre la magie maléficiente, morte, tu chanteras encore fort bien. » C'est que la chair de l'animal entrait dans la composition des remèdes employés contre les poisons. Son regard même avait des vertus particulières, puisque, disait-on, il couvait à distance les œufs pondus par elle.

Elle est située sur la tour Nord avec le bouc au niveau des cloches.

Le dragon ou la wouivre

Tous, héros, chevaliers, saints, sont des chasseurs de Wouivre, est-il dit dans *La chasse sacrée*. Cette Chasse Sacrée « les dieux eux-mêmes la pratiquent : Diane chasse, Circé transforme les hommes en animaux, Marie piétine le Serpent, comme saint Michel et saint Georges luttent contre le Dragon et le maîtrisent : sont-ils autre chose que traqueurs de wouivre ? » Traqueurs « de cette Tarasque dont tous les animaux ne seraient que des facettes, voire des substituts... » Le saint véritable ne tue pas le Dragon-Tarasque, il s'en rend maître pour en utiliser l'Énergie.

A travers eux, ce qui est convoité, c'est l'Énergie que trouvaient les néophytes en retraite dans la caverne ou dans la grotte lors de leur initiation, aux temps néolithiques. On ne peut accéder au rang d'initié, de saint, de dieu que si, entre autres épreuves, on dompte le dragon. « Saint Michel qui maîtrise le dragon de sa lance, c'est le signe : le dragon, c'est la wouivre ou les énergies de la terre, et saint Michel, c'est l'initié céleste qui sait rentrer en contact avec la wouivre et est capable de la dompter. Voilà la clé !... » L'image de saint Michel maîtrisant le dragon, si répandue dans toutes les églises, nous enseigne que le Principe



l'excès de son orgueil et de son assurance en font le symbole du père, du maître, du souverain, ébloui par sa propre puissance, aveuglé par sa propre lumière et qui devient tyran, en se croyant protecteur. Il peut donc être admirable autant qu'insupportable : entre ces deux pôles oscillent ses nombreuses acceptions symboliques.

Denys l'Aréopagite explique pourquoi la théologie donne à certains anges l'aspect du lion : la forme du lion fait entendre l'autorité et la force invincible des saintes intelligences symbole de justice, il est à ce titre garant du pouvoir, matériel ou spirituel. Aussi sert-il de monture ou de trône à de nombreuses divinités, de même qu'il orne aussi bien le trône de Salomon que celui des rois de France ou des évêques médiévaux. Il est aussi le symbole du Christ-Juge et du Christ-Docteur, dont il porte le livre ou le rouleau. On sait qu'il est, dans la même perspective, l'emblème de l'évangéliste saint Marc.

Le « roi des animaux » joue un rôle essentiel dans les bestiaires. C'est à la fois le monstre dévorateur, androphage, gardien des seuils interdits, et par là même sentinelle vigilante, protecteur des nécropoles et symbole de résurrection. C'est aussi le signe de la puissance et de la royauté, du rayonnement solaire et de l'or, la majesté du pouvoir et l'éclat de la connaissance. Saint Marc est associé au lion « roi des animaux » car il a proclamé la royauté du sauveur.

Dans le mythe d'Hercule, Héra étant la personnification de l'année qu'il faut tuer périodiquement pour qu'elle renaisse, le lion androphage est ainsi assimilé au temps dévorateur. La religion de Mithra connaissait un étrange dieu du temps, Aion, avatar de Kronos, que l'on surnommait *Deos leontocephalus*, ou à tête de lion. Il était représenté par un homme à tête de lion, debout, enlacé par un serpent sur les anneaux duquel sont figurés les signes du zodiaque. Cet homme-zodiaque connut un grand succès iconographique. Le lion est le symbole du solstice d'été. C'est pourquoi Samson tue le lion et recueille plus tard du miel de son cadavre. Quand meurt l'été, ce tout-

puissant, c'est l'automne qui hérite sa fertilité. Il y a là analogie parfaite avec le sacrifice mithraïque. Animal solaire par excellence, le lion est ambivalent, car si le soleil peut le bien, il peut aussi le mal. Il peut détruire. D'où le lion zodiacal, symbole de l'incendiaire été, dévastateur des troupeaux. Astrologiquement, le lion est le domicile de la canicule. Il est remarquable aussi que le nom de Samson signifie en hébreu « petit soleil ». Cet animal ardent reste le symbole de l'élément igné ; les initiés qui portent ce grade deviennent aussi la représentation du feu.

De même quand le lion dévore le taureau, il symbolise le jour dévorant la nuit, et l'été dévorant l'hiver. Ainsi, dans le signe zodiacal du Lion, le soleil sera représenté par un homme jeune à la chevelure rayonnante (hérissée même), monté sur un lion. Et ce caractère solaire se retrouvera dans l'art roman associé à la rosace. Mais avant de désigner la résurrection, le lion garde les portes de l'au-delà, comme il gardait l'entrée des cavernes initiatiques du dragon. Ambivalent, il a en effet un double rôle. Plus qu'un dévorateur, c'est en réalité un avaleur. Comme la baleine de Jonas, il engloutit le héros pour le déglutir ensuite, non pour le digérer.

On le trouve à Amiens en compagnie du Sauveur dans les quatrefeuilles, plusieurs fois représenté.

Le cheval

Le rôle du cheval est ambivalent, pur et impur, solaire et funéraire, ouranien et chthonien, présage de bonheur et porteur de mort. Il surgit des ténèbres comme cheval-serpent et termine sa course comme cheval ailé. Il précède l'homme et le prolonge. Animal sacré de toutes les religions antiques, le cheval est d'abord créature infernale, né des profondeurs de la terre ou de la mer. Les dieux grecs, comme Poséidon, Déméter, Artémis, étaient dits *hippios*, chevalins.

Le principal mérite du cheval est d'être clairvoyant, au sens propre. Connaisseur des choses de l'autre monde (il conduit le char du soleil

aussi dans sa course nocturne), il voit ce que l'homme ne voit pas. Dans la chevauchée nocturne, c'est lui qui mène le cavalier. D'innombrables histoires le racontent et jusque dans la mythologie moderne des films de western, le cheval guide celui qui passe pour son maître. Il prévoit les embûches, découvre les fantômes, s'arrête devant l'obstacle invisible à l'homme. Le folklore est plein de ces récits où le cheval marchant dans la nuit refuse soudain d'avancer, est pris de tremblements, communique sa frayeur à l'homme qui pourtant ne voit rien dans l'ombre.

Le cheval est annonciateur de malheur, comme dans l'Apocalypse où le cheval blanc désigne l'ennemi venu du dehors, le cheval roux, la guerre, le cheval noir, la famine et le cheval vert, la peste.

Dans tout le Moyen Age européen, le cheval nu représente la Mort. Celle-ci chevauche un cheval dont la couleur varie mais qui reste toujours empreinte d'un symbolisme évident. C'est soit le cheval noir des chasses infernales, soit le cheval blême, d'un blanc lunaire qui apparaît parmi les monstres de la mythologie française, comme la *Blanque Jument* du Pas-de-Calais.

Quant aux Centaures, ils sont plus chevaux qu'hommes et l'on connaît leur réputation de brutalité et de sauvagerie. Surgi des ténèbres, le cheval est lié à la mort ; animal oraculaire, il l'annonce. Psychopompe, il lui sert de monture. Mais, selon cette ambivalence tenace, il prophétise aussi la puissance et la domination.

Présent dans la cathédrale d'Amiens au chevet Nord et sur le côté Nord de l'édifice.

Le cerf

Le cerf est symbolisé par sa ramure qui se renouvelle constamment à l'arbre de vie. En ce sens, il symbolise la fécondité et les rythmes de la réincarnation. Il est encore annonciateur de la lumière et le christianisme le prendra pour symbole de l'âme elle-même recherchant la source divine afin de se désaltérer.

On pourrait dire qu'au point de vue symbolique le cheval blanc est le support naturel de

la lumière, qu'il porte toujours avec lui et transmet aux initiés, tandis que le cerf capte la force divine afin de la communiquer à certains individus dans un but déterminé, comme par exemple provoquer leur conversion ou leur donner réconfort et assistance, dans le cas des saints ermites.

Dans la symbolique chrétienne, le cerf, comme le paon, représente les âmes assoiffées de Dieu. Dans le psaume 41 il est dit : « Comme un cerf brame après les eaux courantes, ainsi mon âme soupire après toi, ô Dieu. »

Le Grand Cerf est celui qu'en vénerie on nomme un « Dix-Cors ». On sait que chaque année la ramure tombe pour repousser aussitôt avec un andouiller de plus. Bel exemple pour instruire les primitifs sur les lois du renouvellement, de l'évolution qui élève de plus en plus haut un être de plus en plus fort. N'appelle-t-on pas aussi un « Dix-Cors jeune » le cerf qui a sept ou huit ans ? La vieille langue de vénerie nous rappelle ici les lois du septenaire. A sept ans l'enfant a l'âge de raison, disons-nous maintenant.

En dehors des vieux cerfs dont la robe ou nappe est toujours fauve, la famille des cervidés devait également fournir sa contribution dans le rituel religieux de la Grèce antique. Pour certaines cérémonies, les hiérophants revêtaient une tunique de peau de faon, dont la couleur tachetée rappelait l'aspect mouvant et stellaire de la lumière astrale qu'ils mettaient en œuvre dans un rituel déterminé. Si la Vénus Uranie se trouve placée entre Mercure et Mars dans les signes de la Vierge et du Scorpion, nous voyons en face d'elle la Vénus Pandemios ou Aphrodite encadrée dans le Taureau par les deux mêmes planètes.

Le renne est le cheval du Nord. Entendez que chez les peuples de l'Europe septentrionale, il joue le même rôle symbolique. Il est conducteur des âmes vers les terres célestes (il tire aussi le traîneau du Père Noël)

Représenté à Amiens sur le côté Nord avec le cheval et les autres animaux qui auraient des correspondances zodiacales.

Le chien

L'histoire de la domestication du chien laisse tout autant perplexe. On sait que les Romains s'en servaient comme gardiens de leur maison, mais il ne semble pas qu'ils aient eu avec lui des rapports de familiarité excessive.

Le chien de berger lui-même fut d'abord, non le gardien du troupeau, mais son défenseur contre le loup, ce qui change tout. Il était dressé à attaquer les bêtes féroces, comme les ours, les lynx, qui pouvaient menacer le troupeau, mais pas du tout à faire manœuvrer celui-ci dans la campagne.

Le chien paraît avoir été le premier compagnon de l'homme, comme le prouvent des squelettes canins récemment découverts à côté de ceux de leurs maîtres dans la pierre. Sans doute dès l'origine, ce fidèle animal aidait l'homme à chasser pour se nourrir et se défendre et devint le gardien de la caverne, puis de la cité lacustre, où les femmes attendaient le retour des hommes partis à la chasse ou à la guerre.

Hécate, accompagnée de ses chiens, devient la déesse des spectres, des évocations infernales. Avec l'hellénisation du monde antique, ce culte va gagner l'Occident, et la triple Hécate dirigera les sabbats des sorcières pendant notre Moyen Âge.

Le lévrier est en principe le symbole de l'obéissance et de la fidélité, tel que l'on peut le voir figuré sur les gisants.

On le trouve sous les pieds des gisants à l'intérieur de la cathédrale mais encore sur la frise du portail Sud et même dans les quatrefeuilles du portail Ouest. Mais sa figuration première est sur la roue de fortune où, associé au roi assis sur son trône, il représente l'étoile Sirius, celle qui fut honorée des Egyptiens, car annonçant le renouveau. La constellation du Chien est associée au signe zodiacal du Lion.

Le renard

Si le renard figure en Extrême-Orient (Japon surtout) un dieu de la nourriture, et plus spécialement du riz, il eut en Occident un rôle tout à fait différent.

Animal psychopompe et souterrain, creusant de longs terriers en forme de labyrinthes intérieurs, il guida Orphée lorsque celui-ci pénétra aux Enfers pour en ramener sa femme.

Enfin, la mythologie grecque fait état d'un renard de Teumesse qui ravageait le pays de Thèbes et ne pouvait, disait-on, être atteint à la course.

Mais le grand succès du renard fut établi au Moyen Âge par l'entremise des fabliaux qui firent de Goupil le maître Renart. On sait que goupil est le premier nom français du renard et qu'il vient du latin *vulpecula*, diminutif de *vulpes*, loup, mais le *Roman de Renart* eut tant de succès et tant de versions que ce nom de renard effaça celui de goupil qui devint alors un nom propre. Renart vient de l'allemand et signifie « bon conseiller », selon Littré. Dès les premières fables, mises en vers ou en chapiteaux, le renard est synonyme de ruse, de perfidie, de fourberie, de félonie. Mais dès le Ve siècle, saint Eucher en faisait un démon : « Renard hérétique, diable et pécheur rusé. » De nombreux fabliaux ont ainsi nourri l'imagination des sculpteurs de chapiteaux. Le Corbeau et le Renard, le Renard et la Cigogne, le Renard pendu par les poules, le Renard prêchant aux poules... sont des thèmes familiers. Certains illustrent fidèlement les textes des Bestiaires.

Il est présent avec le coq dans les quatrefeuilles du portail.

La sirène

Il y a deux sortes de sirènes, les sirènes-oiseaux et les sirènes-poissons. Les premières ont précédé les secondes dans les bestiaires.

La sirène-oiseau est en général un oiseau à tête et à buste de femme. C'est donc un monstre, dont l'arme principale est le chant, la voix, comme le regard est l'arme du basilic ou l'haléine celle du dragon. Les sirènes-oiseaux sont essentiellement maritimes et occupent les rochers des îles isolées. Femme-oiseau ou Oiseau-femme, son symbolisme relève donc avant tout de celui de l'oiseau. L'oiseau figure universellement l'âme de l'homme évadée de sa gangue

de chair ; aussi est-il normal de lui accorder un visage humain, et féminin pour signifier le sexe de l'*anima*.

Mais la sirène joue un rôle plus précis : elle est l'âme du mort qui n'a pas trouvé, faute de vertu, le chemin du ciel ; elle reste entre ciel et terre, agrippée à son rocher, isolée du reste des vivants et des morts, en quarantaine éternelle. C'est un monstre dévorant, vampire, anthropophage, charmant, tuant et se nourrissant des hommes vivants.

Sur le plan symbolique, la sirène-poisson reste vivace. Mentionnée la première fois dans un traité intitulé *De Monstris*, daté du VI^e siècle, elle n'a pas cessé d'orner non seulement les bestiaires mais aussi les enluminures, les chapiteaux, les blasons et les gravures hermétiques. Là encore, sa forme varie. Elle n'a en général qu'une seule queue. Il est difficile, là encore, de séparer en effet la sirène-oiseau de la femme-serpent, la Mélusine. Comme Echidna, prototype des monstres thériomorphes féminins, elle est avant tout femelle et il faut insister là-dessus. Le nom même de la sirène, « seraine » au Moyen Age, évoque à la fois la sérénité et le soir, le crépuscule. Elle est la jolie fille rencontrée le jour et qui, courtisée et consentante, se révèle dans l'ombre de l'alcôve, la bête dévoratrice et porteuse à la fois de germes malfaisants et de complexes de culpabilité.

A Amiens, la sirène se cache dans le triforium sous les traits de mélusine, une sirène-oiseau-serpent avec une capuche afin de pouvoir couvrir son visage si elle se voit découverte.

Le lapin

Le lapin est la féminisation du lièvre. Il symbolise la fécondité ainsi que la sexualité mécanique et répétée. En ce sens, c'est la représentation du feu caché (sorte de kundalini) et de la chaleur vivifiante.

Le lapin, comme dans le compagnonnage, est aussi l'image du néophyte.

L'interprétation chrétienne fait du lapin ou du lièvre la faiblesse et la timidité. On pense qu'il a été représenté sur des tombeaux chrétiens

pour rappeler que la vie est une course où l'on doit s'efforcer de remporter le prix, mais aussi pour faire comprendre au chrétien la nécessité de fuir les tentations. En ce sens, on peut le voir sous les pieds de la Vierge, en tant qu'expression de la victoire sur les tentations de la chair.

Le Moyen Age le représentera sur les médailles en tant que figure géométrique de trois ou quatre lapins reliés par les oreilles figurant l'idée de course et d'infini.

Dans les tableaux de Jérôme Bosch, le lièvre est le symbole de la peur et de la mort.

Il était pour les Aztèques un symbole de la Lune, symbole que nous rencontrons également dans d'autres civilisations, notamment dans l'antique Mésopotamie, ainsi que chez certains Fuégiens et Polynésiens, tradition, sans doute d'origine espagnole, selon laquelle les Aztèques auraient attribué le symbole du lapin à la lune parce que dans les taches de notre satellite ils auraient cru reconnaître l'image de cet animal.

Toujours sur la tour Nord, à Amiens, notre lapin possède une figure d'homme avec de grandes oreilles. Par contre, dans un quatrefeuille il est associé à un vice, et sur la frise de la porte Sud il décore un oiseau. Sera-t-il le lapin des compagnons ou un symbole astronomique du lapin ou du lièvre qui se substitue au Taureau en tant que signe.

Le loup

Nous voyons, en effet, que si les Grecs avaient consacré le chien à Arès, les Romains, pour leur dieu Mars, avaient choisi le loup. Les caractères de bête dévorante et d'intermédiaire avec les mondes subtils, que nous retrouvons dans ces deux animaux, permettaient-ils de les considérer comme équivalents ?

Dans le symbolisme, comme dans la nature, le loup a donc une place plus ancienne que le chien. Le premier représente la force d'expansion de l'esprit divin surpême, tandis que le second, sur un plan inférieur, est le serviteur du demiurge d'essence lunaire. Comme la lumière

sort de l'ombre et le loup du bois, Apollon était fils des ténèbres. Le bois sacré qui entourait son temple athénien portait le nom de *lukaion* ou domaine du loup. Aristote allait y donner ses leçons, d'où notre mot *lycée* qui désigne un établissement scolaire que fréquentent nos jeunes loups.

Dans ses *Saturnales*, le poète Macrobe nous parle d'une étrange statue de Sérapis, à Alexandrie. Le Temps y était figuré sous l'aspect d'un monstre à trois têtes, une tête de lion encadrée par une tête de chien et une tête de loup. Si le lion désigne ici le présent et le chien l'avenir, le loup représente le passé.

Son rôle apparaît dans les Lupercales, fêtes annuelles célébrées le 15 janvier au pied du mont Palatin. Ce jour-là, de la grotte creusée dans le flanc de la montagne, sortaient deux jeunes garçons entièrement nus qui se précipitaient à travers toute la ville, poursuivaient les femmes et les frappaient de lanières en peau de bouc dans le but, dit Plutarque, de les rendre fécondes. On sait déjà que le bouc est un animal particulièrement associé à la fécondité, mais le nom même de Luperques désigne exactement des loups-boucs (*lupus-ircus* en italiote).

Mais, en tant qu'attribut de Mars, le loup reste avant tout un carnassier sauvage, un monstre androphage, dévoreur et pourvoyeur des Enfers. Son rôle martien surpasse son rôle

apollinien. Comme le chien, le loup est lui-même un sarcophage et, étymologiquement, un mangeur de chair. Il garde l'entrée du royaume des défunts.

Sur le flanc Nord de la cathédrale d'Amiens nous trouvons des animaux qui, tout en ayant leur propre symbolisme, n'en sont pas moins surprenant en nombre à cet endroit précis. En effet, le cerf, le griffon, le bélier, les chevaux, le loup, ceux-ci associés, et, sous leur protection, la chauve-souris ainsi que la chouette, sont des signes bien trop précis pour n'être là que par le hasard de la décoration. De plus, nous y trouvons, à côté d'eux, le roi dit « musicien », c'est-à-dire avec une lyre. Cet instrument des dieux est encore la représentation de la constellation de la Lyre, dans le signe du Sagittaire.

Comme nous le voyons, cet aspect symbolique revêt de nombreuses formes que les anciens savaient exprimer à leur façon. Le symbolisme est essentiel à la vie de l'Eglise ; c'est une forme de langage universel où chacun peut s'abreuver afin de faire vivre en soi le message des bâtisseurs, celui de la vie universelle menant aux étoiles qui brillent dans le ciel d'Amiens.

